

Yeux fertiles

Number 90, Summer 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14637ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2001). Review of [Yeux fertiles]. *Moebius*, (90), 135–142.

DOROTHÉE VARÈZE

Chemins sans carrosses

Récits nomades et Nouvelles boomerang

Triptyque, 2000, 132 pages

Déjà les mots du titre séduisent. Ne renvoient-ils pas le lecteur à une sorte d'écart, un écartement, auquel feraient écho les pas dansants de la page couverture? Dans vingt-six courts récits, ne dépassant pas pour la plupart deux pages, et dans six nouvelles brèves, Dorothee Varèze en dévoile les nombreux visages, par petites touches, avec ironie, avec humour, sur fond de gravité toujours.

Si les courts récits explorent des situations-limites, au bord de l'anéantissement – sans autre issue que leur dissolution ou leur retournement – faisant pénétrer le lecteur dans des univers insolites proches du fantastique ou de l'onirique, les nouvelles leur donnent chair, leur donnent corps, dans des scènes «hyperréalistes» dont l'effet boomerang renvoie à la vie dans ce qu'elle a de plus quotidien, de plus prosaïque.

Tant dans les récits que dans les nouvelles, l'auteure choisit de regarder ce qui l'entoure avec une loupe, n'hésitant pas à se servir, dans les moments les plus inattendus, d'un zoom. Je relis les premières lignes du récit intitulé «Menace»:

Rêver. Les montagnes ou la mer. Trop fort, trop vaste, trop haut, trop puissant.

La menace de l'anéantissement éprouvée, on s'abandonne comme on s'habitue, si besoin est, à la présence d'un lion dans le jardin du voisin. Bien nourri – on surveille de loin, à la jumelle, l'exactitude des repas quotidiens, les quantités, la fréquence – il finirait presque par inspirer confiance.

La bascule opère. Elle le fera chaque fois. Par sa richesse de détails, la justesse de son trait, par le regard sans compromission qui l'anime, l'écriture de Dorothee Varèze n'est pas sans rappeler celle de Flannery O'Connor. Retrouvons quelques personnages: qu'il s'agisse d'une jeune fille pestant contre un travail d'été à la boutique de ses parents («Le tiroir-caisse»), d'un vieil homme pris au piège d'un sentiment de vengeance à l'endroit de sa femme («Au-delà de la grille»), d'une mère tentant de passer outre l'inquiétude qui

la ronger à propos de son fils («La moto»), chacun, à sa manière, réveille une part d'ombre à peine enfouie en chacun de nous.

Sourd de ces pages un malaise, une sorte d'intranquillité étrangement familière que l'auteure étale au jour, nous force à regarder, comme s'il était dans notre nature de faire l'autruche et de s'enfouir la tête dans le sable pour ne pas voir, pour ignorer. Comment dire? Me reviennent des visages. Ils pourraient appartenir aux tableaux du peintre belge James Ensor. Visages à la bouche béante, aux yeux ahuris, pleins d'effroi, tout entiers ouverts sur une menace invisible aux yeux de qui les regarde. Non pas qu'il s'agisse de bouches hurlantes dans les textes qui se donnent à lire, mais surgit, à chaque détour, un écart, une béance justement, autour de laquelle un protagoniste le plus souvent ne cesse de tourner, et qui tord l'existence, contraint au déplacement, à la métamorphose, malgré lui, contre lui, et comme à notre insu: béance de l'opaque, du flou, de l'indéterminé dans lesquels le «je» s'égaré, se dissout ou disparaît, béance du jeu complexe de comédies et de fausses apparences dans lesquelles un autre «je» se piège. Béance de la pensée. Béance de la langue. Ainsi donnée à voir, à entendre, elle renvoie à tout coup le lecteur à *la* question (n'englobe-t-elle pas toutes les autres?): comment se tenir dans l'incroyable de vivre? Mieux encore! Comment se tenir dans la béance du vivre?

L'art de l'auteure ne réside pas seulement dans les postures qu'elle débusque mais dans la façon dont celles-ci conquièrent l'adhésion du lecteur. Son talent est de nous les révéler avec une économie de moyens qui étonne, un jeu de figures contrastantes où l'immense, le lointain appellent l'infime, le proche; le fermé, l'ouvert; le ciselé, l'informe; le lourd, le léger; l'opaque, le transparent; l'aride, le verdoyant. Quelqu'un nous parle, nous rend complice, nous montre discrètement, comme par échappées, notre extrême fragilité, littéralement et dans tous les sens, et aussi, et surtout, l'imposture qui, à tout moment, guette. Et l'on en ressort avec un peu plus de présence à ce qui est, reconnaissons-le, une sorte de déficit de présence, une non-coïncidence.

Déposant le livre, laissant les figures aller leur chemin, on se surprend soudain, par un étrange effet de renversement, à aimer les écarts mis en scène, à s'en réjouir, pour leur lumière, pour l'espace de liberté qu'ils donnent.

Me reviennent les pas de danse de la page couverture... Et si toutes ces postures étaient une danse? Si elles étaient toute la danse? L'art de ce premier recueil de Dorothée Varèze réside dans ces échappées, nombreuses, protéiformes, qui donnent à voir autrement et mènent ailleurs... mine de rien. Qui est tout.

Michèle Pontbriand

BIANCA ZAGOLIN

Les nomades

L'Hexagone, 2001, 212 p.

*Sa mort prochaine
Rien ne la fait prévoir
Dans le chant des cigales
Baschô*

Le livre de Bianca Zagolin s'ouvre sur ce court texte en exergue qui suggère le motif essentiel du récit à venir. La beauté du temps des cigales a une durée limitée. L'harmonie rêvée ou vécue dans l'enfance se fragmente et les êtres doivent y renoncer progressivement. L'existence s'abreuve de vie, d'énergie, tout en préparant lentement son étiolement, sa mort. La réalité est faite d'un endroit et d'un envers, d'ombre et de lumière. Les couleurs brillantes de l'enfance doivent céder le pas au noir et blanc et à la véracité. C'est cet apprentissage que font les personnages du roman.

Philippe, l'enfant d'un clan de longue lignée, sera vite coupé de la source vive de ses émotions dans cet univers familial où l'on évolue en surface des choses, où la vérité des êtres se perd sous le masque discret de la bienséance et le sceau puissant du secret. Il cherchera en vain à découvrir les siens avant d'y renoncer et de s'en éloigner pour forger, à l'instar d'autres hommes de ce clan, sa légende personnelle. Adalie, pour sa part, voit très tôt se fissurer l'édifice de son enfance heureuse en Italie. La disparition des êtres chers constitue la faille où risque de s'engouffrer ses chances de bonheur. Cependant, sur la route de l'exil, elle luttera pour les préserver, aussi minces soient-elles. Après s'être sentie longtemps vivre en marge d'elle-même, elle se secouera pour

se réapproprier sa vie, la faire ouvertement sienne, le payant de solitude, mais y gagnant la force que procure la fidélité à soi, à ses souvenirs, ses valeurs. Philippe optera pour la sécurité que lui offre le personnage qu'il se sera inventé. Il en perdra son authenticité au profit de la sécurité et de l'immutabilité qu'assure le secret des émotions bien gardées.

Dans sa lucidité, Adalie ne craint pas de puiser ses ressources tant de l'ombre que de la lumière. Elle jouit de la beauté du chant de la cigale malgré la mort prochaine de celle-ci, du souvenir de ses parents disparus malgré leur absence, du partage avec les souffrants malgré leur agonie. Elle plonge dans le réel alors que Philippe se déplace comme vêtu d'un scaphandre parfaitement étanche, conscient du choix de son indifférence. À l'image de Clara et d'Élizabeth-Marie, sa grand-mère et sa mère, les «duchesses», il pratique l'oubli et l'évitement. C'est précisément dans cette distance entre eux, imposée à Adalie devenue sa femme, que sombrera leur amour. Pour celle-ci, au contraire, il faut se rapprocher de tout, même de son «trou d'ombre». D'Aurore, sa mère, elle a retenu que «l'ombre donne du relief à la vie». L'illusion entretenue prolonge l'exil de soi. Le désir, lui, réduit l'écart à soi.

Si l'exil intérieur occupe le premier plan dans *Les nomades*, la mouvance comme telle y est aussi traitée. Philippe et sa tribu sont toujours prêts à quitter vers d'autres lieux où abriter leur secret. Adalie et sa famille laissent une maison puis l'autre en Italie avant d'émigrer au Canada par nécessité. S'ils se meuvent parfois de façon isolée, les nomades de Bianca Zagolin ne délaissent pas leur tribu dans la mesure où ils trimbalent les souvenirs des leurs et des lieux où ils ont vécu ensemble, des bonheurs ou des souffrances qu'ils y ont connus. Néanmoins, jamais la nostalgie ne s'installe pour de bon. Le passé fortifie Adalie et, s'il fait d'abord fuir Philippe vers le futur, il finit par lui permettre de consolider le personnage qu'il joue. Il ne s'agit donc pas d'un roman où l'exil porterait uniquement à la mélancolie, au regret du paradis perdu. Outre leur quête existentielle et la part de solitude qu'elle requiert, les deux protagonistes, évoluent aisément dans cette société nord-américaine où ils travaillent et côtoient des gens. Leur angoisse initiale de nomades privés de modèles ou de balises s'estompe à mesure qu'ils réaménagent leur rapport à la réalité. Le livre contient, par ailleurs, des portraits vifs et savoureux de ce nouveau décor, particu-

lièrement celui de la vie à Vancouver telle que perçue par les «duchesses» à leur arrivée là-bas.

La force de ce roman réside dans la finesse de l'analyse des personnages qui se développe au fil des chapitres. Elle est juste et précise, d'autant que la narration traite en détails toutes choses. Les personnages demeurent cohérents et attachants jusqu'à la fin du texte. L'écriture est elle aussi fine et précise, sans toutefois réserver de surprise ou de mystère. À l'exception du prologue, le récit suit principalement une ligne chronologique, qui ajoute également à sa facture classique.

L'intérêt de la lecture est lié aux personnages et à leurs réactions suite aux dissonances de la vie, une fois le temps des cigales révolu.

Hélène Lépine

JEANNE D'ARC BLAIS

Clément et Olivine

(nouvelles cruelles d'une Gaspésienne)

Édition Trois, 1999, 171 p.

Dans son premier livre, Jeanne d'Arc Blais, qui a tout de même remporté un second prix au concours Hugo des loisirs littéraires du Québec en 1993, aborde des thèmes tels la misère morale et la souffrance. Le lecteur sera en mesure de constater que certains textes sont dérangeants du fait qu'ils intègrent des formes de violence, plus souvent morale et verbale. Le traitement de la sexualité est souvent associé à une forme de pouvoir, de domination, dont la femme fait souvent les frais. Incidemment, la nouvelle éponyme est celle qui est susceptible de remuer le plus le lecteur; elle raconte le destin d'une jeune femme qui est, d'une certaine façon, séquestrée par son mari (ou conjoint) qui en fait littéralement une esclave, l'empêchant de sortir, de voir les gens qu'elle aime et l'astreignant à des pratiques sexuelles illicites et dégradantes. À cet effet, l'auteure ne nous épargne pas les détails sordides qui sont toutefois justifiés par le fait qu'ils appuient bien le propos. On retrouve également une part de réflexion sur la liberté dans la conclusion du récit lorsque

Pablo, un ami de Clément, vient chercher Olivine chez elle pour la soustraire à l'influence du premier et lui redonner la possibilité de commencer une nouvelle vie, ce qui peut toutefois nous amener à nous interroger sur les choix à faire et la solitude qui peut en découler:

La sœur de Pablo, Rita, lui expliqua rapidement la situation en la conduisant à sa maison de campagne.

— Tu as tout dans cette maison: de l'argent pour quelques mois, des vêtements, de la bouffe.

Pablo a dit:

— Qu'elle décide de sa vie. Qu'elle oublie tout et recommence si elle veut. (p. 27)

La souffrance est rattachée autant à l'amour qu'à la famille. «La confiture de rhubarbe» aurait aussi bien pu s'intituler «Famille, je vous hais». Cette nouvelle raconte, par le biais d'une confidence qu'Éva fait à Catherine (une connaissance), une relation de haine que la première entretient avec sa mère, qui a tenté de l'empoisonner. Notons qu'un certain paradoxe marque le récit, le personnage principal étant tiraillé entre l'amour et la haine, tendance que par ailleurs on retrouve dans plus d'un récit.

L'auteure prend conscience des répercussions que la souffrance d'une personne peuvent avoir sur son entourage dans «Michael et Jeanne». Michael est toujours amoureux fou d'une amie de jeunesse qui ne l'a jamais payé de retour. Elle travaille et écrit maintenant pour un journal, dont elle semble être la directrice, et fait de la prostitution à l'occasion. Elle-même fut amoureuse de Luc, un cousin de Michael, qui la rejeta après s'être servie d'elle pour son initiation sexuelle. C'est peut-être le plus intéressant des récits en ce sens qu'il s'attarde plus que les autres à l'amour, même déçu. L'auteure ne donne pas vraiment d'orientation féministe à son écriture, se contentant d'explorer les contradictions et les blessures de l'être humain: la cruauté est autant attribuée à la femme qu'à l'homme.

Notons qu'il y a énormément de pessimisme dans certains textes où l'espoir est loin d'être une valeur dominante. Et la sexualité s'inscrit presque toujours dans un rapport de violence ou de domination. Mais ces faits sont largement compensés par des propos fort lucides et une écriture qui est tantôt évocatrice, tantôt revendicatrice.

Martin Thisdale

CLAUDINE PAQUET

Éclats de voix

Guy Saint-Jean éditeur, 2000, 122 p.

Ce recueil porte les signes d'une maturité d'écriture évidente et se caractérise par l'intensité avec laquelle Claudine Paquet explore et traite différentes émotions, tantôt euphoriques, tantôt malheureuses. Notons que les textes sont assez courts, ce qui est somme toute compatible avec la façon évocatrice et poétique avec laquelle elle façonne ces univers au demeurant fort diversifiés. Ses préoccupations concernent autant la famille et l'amour que le vieillissement. Elle porte un regard juste et lucide sur la banalité du quotidien, sur la difficulté de vivre et d'assumer les bonheurs comme les malheurs, mais également sur les désirs. Bref, cette diversification, dans les thématiques, donne une certaine nuance à l'ensemble du recueil et permet de faire surgir diverses problématiques, pas nécessairement axées sur l'apitoiement. Et la forme du monologue intérieur ne donne que plus d'intériorité à l'ensemble.

«Des mots condamnés» est l'une des nouvelles qui contribuent peut-être le mieux à défénir le projet d'écriture, centré sur l'intérieur, que ce soit par rapport à la souffrance ou à la joie. Dans ce texte, qui tourne autour de la fin d'une thérapie, il est question de mots qui restent coincés à l'intérieur de la narratrice. C'est le texte qui, à mon sens, évoque le mieux la souffrance dans ce qu'elle a de plus intérieur. L'idée de la thérapie en soi était intéressante, d'autant plus que l'auteure évite habilement les clichés inhérents à ce thème, se concentrant sur le rapport problématique entre le sujet et le langage:

J'ai ligoté mes paroles. Je leur ai défendu de bouger, de sortir. Elles doivent rester cachées encore une heure. Mais son regard brûle les racines. Les chaînes éclatent et les mots, brutalement, frappent la table. [...] Comment faire le pont qui tiendra ensemble des mots condamnés? (p. 18)

«Rencontre de famille» fait ressortir une thématique intéressante, familière à plusieurs: l'incommunicabilité qui marque les relations familiales, plus précisément dans le contexte des réunions de famille. C. Paquet sait bien dépeindre ce genre de réalité quotidienne sans sombrer dans le désabusement. Cette réflexion s'amalgame à une autre qui montre la solitude de l'artiste:

Entre leurs chiffres et leurs projets, il n'y a aucune place pour mes mots de musique. Il me faudrait la célébrité, peut-être, ou une preuve reconnue de mon talent. Dans la famille, l'art demeure entre parenthèses. (p. 27)

Enfin, «L'éclat de verre» tourne lui aussi autour de l'incommunicabilité des mots qui n'arrivent pas à sortir à cause de la souffrance. Une femme a de la difficulté à communiquer avec son amoureux, entre autres en raison du décès de la mère de ce dernier. Pour briser la glace, soit dit sans jeu de mots, elle se met à fracasser des verres devant lui pour faire bouger les choses. Une certaine légèreté marque ce récit, qui ne manque tout de même pas de profondeur:

[...] Je lance un verre dans le salon, il s'émiette à la pointe de ses souliers.

— Qu'est-ce que tu veux, bon sang?

— Entendre le cri de ton silence, mon amour.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Écouter les plaintes de ton cœur, l'écho du malaise qui te ronge, car je sais que tu souffres.

[...] J'attends pour rien, je le sais.

Je fais tout de même éclater un autre verre. (p. 92)

Comme on peut le constater, Claudine Paquet joue sur plusieurs niveaux, ce qui confère un intérêt indéniable à l'ensemble du recueil. Sa force est de laisser les mots s'exprimer eux-mêmes en choisissant l'introspection et l'évocation, au détriment d'une prose plus corrosive. Tous ses textes proposent des visions du quotidien qui ne sombrent jamais dans la banalité. Un ouvrage qu'on prendra plaisir à relire!

Martin Thisdale